

NOTE DE PROGRAMME

LÉGENDES ÉCOSAISSES



Jeudi 10 janvier 2018 – 20h
Nouveau Siècle, Lille

Vendredi 11 janvier 2018 - 20h
Palais des Beaux-Arts, Charleroi

Les compositeurs romantiques ont trouvé l'inspiration dans les voyages. En 1829, Mendelssohn profite d'un concert à Londres pour séjourner ensuite à Edimbourg, puis explorer l'archipel des Hébrides. Sur l'île de Staffa, le musicien découvre les fascinantes colonnes basaltiques de la grotte de Fingal. Rapidement, Mendelssohn note des idées sur le papier, mais le portrait de l'endroit (dont Jules Verne s'inspirera dans son roman *Le Rayon vert*) le laisse insatisfait. Avec sévérité, le compositeur écrit à sa sœur : "*Je ne puis donner Les Hébrides ici, car, comme je te le disais, je ne les considère pas comme terminées. Le milieu en ré Majeur est très bête et tout le développement sent davantage le contrepoint que les mouettes et la morue salée, et ce devrait être le contraire...*". Achevée à Rome au cours de l'hiver 1830-1831, l'œuvre sera révisée à Paris, puis créée à Londres le 14 mai 1832. Pour Mendelssohn, il ne s'agissait pas d'illustrer un programme extra-musical, comme il l'avait fait avec Goethe dans *Mer calme et heureux voyage*, mais de dépeindre un paysage marin, annonçant avec des moyens très différents le grand tableau de *La Mer* de Debussy.

L'introduction nous plonge immédiatement dans le décor : les cordes graves évoquent le balancement de l'océan, qui restera omniprésent tout au long de la pièce. Les embruns du large sont merveilleusement suggérés par un orchestre chatoyant : l'eau s'échoue sur les parois dans un roulement de timbales, à mesure que les vents font entendre les réverbérations de la grotte. Avec l'apparition du deuxième thème cantabile, le ton se fait plus héroïque. Les cuivres représenteront, selon l'imagination de chacun, les impressionnantes coulées de lave figées en forme de colonnes ou les épisodes tumultueux de la vie de Fingal, un barde celtique du 3^{ème} siècle.

Le *Concerto pour deux pianos n°10 K.365* de Mozart met à l'honneur la figure trop méconnue de Maria Anna Mozart. La sœur aînée du compositeur, surnommée Nannerl a connu une trajectoire cruelle : enfant prodige, elle se produit aux côtés de son frère, avant que son père Leopold ne lui ordonne à 18 ans de se marier, avec un homme qu'elle n'aime pas. Des témoignages évoquent des œuvres qu'elle aurait composées, mais aucune n'a malheureusement été retrouvée. Ce concerto pour deux pianos nous ramène à l'âge d'or des deux enfants, lorsque le frère et la sœur partageaient la même passion pour l'instrument. Sans contact visuel, il est d'ailleurs difficile de distinguer qui joue quelle partition tant les parties solistes sont miraculeusement imbriquées et égales en virtuosité. La virevoltante introduction orchestrale laisse place aux deux pianos, qui entrent sur un trille. Chaque musicien joue à son tour, comme pour s'échanger des idées, avant que l'*Allegro* ne reprenne ses droits dans une cavalcade gracieuse et imprévisible. Le mouvement lent déploie un sublime chant des solistes, qui inspirera Poulenc dans son *Concerto pour deux pianos*. L'orchestre est délibérément mis en retrait, malgré les apparitions remarquables du hautbois. Le Rondo final tisse un discours d'une merveilleuse fluidité, rappelant à quel point la musique jaillissait naturellement pour Mozart.

Retour aux brumes écossaises pour la dernière œuvre au programme. Au cours du voyage que nous évoquions plus haut, Mendelssohn imagina une plus vaste symphonie. Cette fois-ci, c'est la visite du château en ruine de Marie Stuart qui généra l'inspiration. Toutefois, le compositeur attendra plus d'une dizaine d'années (de fait, la *Symphonie n°3* est en réalité la cinquième et dernière de l'auteur) pour achever l'œuvre en 1842. L'imaginaire celtique se retrouve ainsi moins dans un programme précis que dans la couleur sombre, quasi brahmsienne, de la symphonie. Le premier thème, d'allure archaïque, emporté par les vents nous emmène vers les grandes étendues nordiques ; parfois, l'effet conjugué des clarinettes, des flûtes et hautbois imite la sonorité d'une cornemuse, mais rapidement Mendelssohn délaisse le pittoresque pour tisser un travail bi-thématique d'une grande clarté, laissant passer d'irrésistibles contrepoints vengeux. Ici encore, Mendelssohn annonce les plus beaux camaïeux orchestraux de Brahms. Le deuxième mouvement est un scherzo typique de la plume du compositeur. Des spécialistes y reconnaissent l'influence du folklore celtique mais on retrouve surtout l'empreinte beethovénienne vivifiée par l'allégresse exceptionnelles vents. L'Adagio constitue le sommet émotionnel de l'œuvre. Le long thème aux cordes, soutenus par des pizzicatis, contient d'admirables caresses musicales, parfois interrompues par des marches funèbres aux cuivres et aux bois graves. Le Finale nous plonge dans

une frénésie mozartienne, alliant staccato et éblouissants échanges timbriques entre les instruments. Bientôt, la couleur écossaise revient d'abord à la clarinette, puis au basson. Le final, hymnique, évoque irrésistiblement un chœur d'hommes celtiques.

Laurent Vilarem